

« On va ouvrir trois ikastola à la fois à la rentrée 2015 »

ENTRETIEN Première dans l'histoire de Seaska, trois écoles vont éclore en même temps, à Bassussarry, Ascarat et Biriadou. Le signe de la vitalité de l'immersif, célébrée par Herri Urrats

Paxkal Indo, le président de la fédération des ikastola Seaska, expose les enjeux de cette 32^e édition de Herri Urrats, dimanche 10 mai, et de la rentrée à venir.

« SudOuest ». Seaska organise Herri Urrats depuis 1984. Que représente cette fête pour vous ?
Paxkal Indo. Il s'agit d'abord d'une fête pour recueillir de l'argent en faveur des ikastola. Avec le recul, et même si ce n'était pas le but recherché, c'est aussi un événement qui a permis de remettre à flot la culture basque : on a relancé les kantaldis, Olentzero, les talos, etc.

Quel est l'objectif cette année ?
Le financement de l'ikastola de Ciboure, par l'achat d'un terrain de 300 000 euros et d'un minimum technique pour deux classes et une salle, ce qui représente environ 100 000 euros supplémentaires.

N'existait-il que cette solution, coûteuse, pour Ciboure ?
On avait en face une équipe municipale qui nous avait promis de nous accueillir dans un centre petite enfance et qui n'a pas tenu sa promesse. Il fallait qu'on trouve une solution. Cela paraît cher parce qu'il faut acheter un terrain de 300 000 euros, mais un établissement scolaire, en soi, c'est toujours cher. Si on regardait combien a coûté le groupe scolaire de Ciboure par rapport au nombre d'élèves, on se rendrait compte que c'est entre 10 000 et 15 000 euros par élève. On va avoir 20 élèves à l'ikastola, on est dans les clous.

Plus largement, la loi Falloux pose des contraintes aux communes dans leurs aides à l'installation d'ikastola. Qu'en est-il de vos relations avec l'État ?
Il n'y a pas de problème. C'est vrai que le cadre est contraint, mais à Ciboure, les difficultés ne sont pas venues de la loi Falloux, mais de la mairie. Avec les autres municipalités, cela se passe très bien.

Où en êtes-vous des effectifs ?
On va toucher 3 300 élèves à la rentrée, soit 100 de plus. Seaska est en constante progression. On ne ferme nulle part, on n'a que des ouvertures de postes.



Paxkal Indo au côté de Laida Mugica, la présidente des parents d'élèves de l'ikastola de Ciboure : les fonds recueillis à Herri Urrats iront à l'achat d'un terrain pour son déménagement. ARCHIVES J-D. C.

« À Ascarat, la symbolique est jolie : on ouvre dans l'ancienne école publique, fermée depuis trente ans »

Ya-t-il des créations d'ikastola ?
Trois : Biriadou, Bassussarry et Ascarat. C'est la première fois dans l'histoire de Seaska. Alors que tout le monde se plaint d'une désaffection de l'associatif, il faut le souligner, car ce sont les parents qui portent ces dynamiques. À Biriadou, on va louer un espace privé pour l'instant, mais à Bassussarry et à Ascarat, on va avoir une mise à disposition de bâtiments municipaux.

À terme, l'ambition de Seaska est-elle de couvrir toutes les communes du Pays basque français ?
Il nous semblait légitime, comme premier objectif, que toutes les communes de plus de 5 000 habitants puissent offrir l'immersion. C'est pour ça, qu'à Ciboure, on a insisté. Ensuite, on travaille par zone.

À Ascarat, la symbolique est très jolie : on ouvre dans l'ancienne école publique, fermée depuis trente ans. Et ce sera une école intercommunale, il y a 4-5 villages autour, Iroulégu, Anhau, Lasse, Uhart-Cize. L'idée, c'est le droit à la proximité.

Que dites-vous aux indécis ?
Ce qui fait que le Pays basque est le Pays basque, c'est sa langue. Si dans 100 ans on ne l'a plus, le Pays basque n'aura plus qu'un nom à mettre sur des cartes postales. Ensuite, si on veut être bascophone, le système immersif est le plus efficace. Troisièmement, il suffit de lire toutes les études sur le plurilinguisme précoce pour se convaincre que ça devrait être obligatoire partout. Au-delà d'une ouverture d'esprit, ce sont des compétences linguistiques et cognitives primordiales pour l'enfant. On a toutes les raisons de choisir l'ikastola au mieux, le bilinguisme au minimum.

Ces études montrent-elles une meilleure réussite aux examens ?
Il se peut, sur des cas isolés, qu'il y ait des échecs, mais statistiquement, les élèves ont une meilleure

réussite au bac, en mathématiques, en français. Des matières où on ne les attendrait pas forcément.

Le fait que Seaska soit une école privée peut rebouter certains parents. Que leur répondez-vous ?
C'est une école privée au sens juridique, mais qui fonctionne comme une école publique, avec un service public. Après, c'est vrai qu'on demande aux parents beaucoup de participation. Financièrement, on essaie que ce soit le plus léger possible. Mais au niveau du travail, là, c'est primordial. Seaska, c'est un système où l'on s'engage, où les parents portent le projet avec toute la communauté éducative.

L'ikastola pourrait-elle être, un jour, intégrée dans le public ?
Pour l'instant, c'est incompatible. L'école publique peut aller vers l'immersion, mais cet esprit de communauté éducative, où les parents sont partie intégrante du projet, ça ne colle pas. L'autre différence, c'est que chez nous, l'euskara est la langue de vie de l'école, ce n'est pas une langue enseignée.
Recueillis par Pierre Mailharin